Zeitschrift: L'Afrique explorée et civilisée
Band: 5 (1884)
Heft: 12

Artikel: Correspondance
Autor: Jeanmairet, D.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-132354

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

de départ la baie de Cameroon et se serait dirigée vers le lac Liba et le Chari. Il y a de bonnes raisons de croire que si l'entreprise de M. Rogozinski ne peut réussir, les explorateurs allemands auront l'honneur de résoudre les problèmes qui se rattachent à cette partie de l'intérieur du continent.

CORRESPONDANCE

Patamatenga, près du Zambèze, 16 juillet 1884.

Cher Monsieur,

La dernière fois que j'ai eu le plaisir de vous écrire, c'était de Schoshong, en mai dernier; quel long temps se sera écoulé depuis, sans que vous ayez reçu de mes nouvelles! si toutefois ces dernières vous sont parvenues. C'est presque décourageant de vous donner des *nouvelles* qui seront si vieilles quand elles vous parviendront.

Il est si difficile de bien voir et surtout de bien juger, sans se laisser dominer par une idée préconçue! c'est la réflexion qui me vient à l'esprit en essayant de vous donner mon impression sur la contrée que nous venons de parcourir; chaque membre de l'expédition emploierait sans doute à le faire d'autres couleurs. Quant à moi, j'ai un faible pour les teintes sombres, et, malgré ma prétendue impartialité, vous aurez une description bien plutôt subjective qu'objective.

Cette immense contrée, dont nous avons traversé une largeur d'environ 650 kilomètres, ne présente pas un caractère uniforme. En quittant Schoshong, c'est un fourré de buissons épineux avec quelques taillis de grands arbres; longtemps encore les collines qui dominent le village de Khama forment un ruban noirâtre à l'horizon, et quelques kraals indigènes animent aussi cette solitude. C'est de Kané, à cinq traites de Mangwato, que l'on jette un dernier regard sur les montagnes. De notre camp, placé sur une éminence, nous voyions une immense plaine s'étendre à perte de vue, triste et monotone avec les teintes brunâtres de l'automne. Plus loin, nous entrons pour un moment dans la forêt, pour retrouver encore les mêmes buissons épineux, et de plus que précédemment, un sable profond où nos wagons manœuvrent avec difficulté. Rien de remarquable dans cette partie de notre voyage; pas de gibier, une herbe haute plus ou moins desséchée, des ronces, c'est presque tout ce que nous voyons. Je m'étais fait l'illusion de croire que nous aurions toujours un immense horizon; il n'en est rien. Souvent nous étions comme entre deux murs d'arbrisseaux, et ce n'a été que de place en place que nous avons eu une vraie vue du désert.

De Linokaneng, nous entrons dans un nouveau pays. Cet endroit même, abondant en eau, est joli; il est à peu près au tiers de notre route. Là, nous remarquons les premiers palmiers, les aloès, et jusqu'à l'entrée du Makarikari, nous jouissons beaucoup des belles forêts que nous traversons, mais toujours le gibier semble

fuir devant nous. Le Makarikari s'étend dans la partie moyenne de notre route, mais non d'une manière continue; ce sont des prolongements orientaux qui coupent la route du Zambèze, à trois ou quatre reprises. Le premier que nous rencontrons est une surface parfaitement plane, sans herbes, sans buissons, et qui dépasse beaucoup les bornes de notre vue. Parfois elle a la teinte jaunâtre du sable, mais plus souvent, l'apparence d'une plaine de sel; tout le sol est saturé de ce minéral, ce qui explique l'effet si fréquent du mirage.

Toute cette partie a sans doute été jadis une mer intérieure; il en reste encore un étang salé très considérable, qui se termine à l'Ouest par un canal profond et sans issues. Le second Makarikari diffère du précédent en ce qu'il ressemble à un immense pâturage, sans aucun arbre; à peine de distance en distance un palmier élève-t-il vers le ciel sa cîme solitaire. Là, nous avons un peu chassé les antilopes, mais sans succès. Quant à la troisième contrée, elle est aussi pourvue d'herbe, et en particulier couverte d'étangs, je dirais presque complètement submergée. Nous avons eu grand'peine à nous tirer d'affaire au milieu de ces flaques d'eau. Elle se termine à la Shua-river ou Nata-river, la seule que nous ayons trouvée avec quelque abondance d'eau. A partir de cette dernière surtout notre voyage a été laborieux. Le sable était très profond, et la route se frayait difficilement un passage entre les buissons ou à travers les forêts vierges. Quelquefois nous dessellions dans des endroits charmants, mais en somme, ce pays m'a paru triste; la civilisation le rendrait tout autre; en plusieurs endroits il serait facile de conserver l'eau toute l'année, et le sol se prêterait admirablement à la culture; pour nous, c'était peu d'y rencontrer quelques misérables Masarois au lieu de toutes les richesses que fournirait ce pays habité, aussi n'avons-nous pas été tentés d'y planter nos tentes. — A huit jours de distance de Patamatenga, notre voyage est devenu plus intéressant, nous étions dans la région des grandes forêts et du gibier. Les premières sont de belle apparence, formées d'arbres de haute futaie, au feuillage très vert, et qui contraste avec la couleur jaunâtre de l'herbe et des buissons. De loin, vues d'une clairière, elles semblent impénétrables, mais quand on y entre, les arbres paraissent plus espacés que dans nos forêts européennes, de sorte qu'il serait facile d'y établir des cultures en ne saccageant que les buissons dans les endroits les plus ouverts. En revanche, dans les forêts plus jeunes, les jeunes plantes sont très serrées.

Nous avons remarqué une assez grande variété de bois que nous ne sommes malheureusement pas en mesure de déterminer. Les seuls que nous connaissions par nos ouvriers anglais sont le bois de teck et le *Magoganay*, tous deux faciles à travailler, quoique durs; le dernier surtout est très abondant ainsi que l'acajou. Un autre bois, dont nous nous sommes servis pour des timons de wagons, a le nom indigène de *Mopané*. Nous savons ce qu'il est pour l'avoir travaillé avec facilité; son avantage sur les précédents est que sa taille est plus droite et plus élancée, c'est un vrai bois de construction.

Déjà nous en avions remarqué de belles forêts dans les intervalles entre les Makarikari. Le *Motsiuri* est un autre arbre de grande taille, mais très difficile

à travailler à cause de sa dureté [1]. Nous rencontrons quelques rares baobabs dans cette région, et plus de palmiers que nous n'en avons remarqué à Linokaneng et dans le Makarikari.

Les premiers dont je vous ai parlé ont tous une couleur rouge ou rosée sous l'écorce. En fait d'arbres résineux, nous avons trouvé un genre de gommier au suc blanchâtre comme du lait, et un autre, dont la résine est d'un beau rouge comme le sang des enfants. Je dois dire que rien de ce que j'ai vu ne me paraît comparable à nos belles forêts européennes. Je dirai la même chose des sites les plus avantageux. C'est beau peut-être, mais pour l'Afrique, dont le vrai caractère est bien l'aridité, le jeu des contrastes entre la surabondance d'eau et leur manque complet. Les quelques fruits sauvages que nous trouvons sont insipides et ne supportent pas la comparaison avec ceux de nos contrées. Tel est le désert à mes propres yeux, non inhabitable en plusieurs endroits, mais inhabité, car de Kané à Patamatenga, nous n'avons rencontré que quelques Masarois nomades et chasseurs.

Je vous disais que nous étions entrés dans le pays du gibier; nous en avons vu quelque peu, mais non depuis nos sièges sur les wagons, c'est-à-dire ceux-là seuls en ont vu qui ont fait bon usage de leurs jambes. Les empreintes de girafes, d'éléphants même, de lions étaient nombreuses, mais il eût fallu nous écarter de plusieurs milles de la route pour rencontrer ces animaux, ce que nous n'avions guère le loisir de faire sans chevaux. Chose curieuse, nous n'avons jamais entendu les lions, bien qu'à Tamafupa, l'un de nos gens ait vu l'un d'eux, que plusieurs ont entendu dans la nuit, à l'insu de presque toute notre caravane. Nous avons eu un chien tué sans doute par un tigre et un autre par un serpent; l'un de nos ânes disparu a peut-être eu le même sort. C'est le seul tribut que nous ayons payé aux fauves. Une bonne main veillait sur nous et n'a pas permis qu'aux difficultés de notre voyage s'ajoutassent les dangers de la part des lions. Nous avons voyagé à l'époque la plus agréable, l'hiver, et nous avons eu jusqu'à 3° C. au-dessous de zéro et de 15 à 20°, à l'ombre, à midi. L'eau était suffisante; à deux ou trois reprises seulement nos bœufs ont été trente-six heures sans boire. Malgré ces circonstances favorables notre voyage a été très long. Nous quittions Schoshong le 21 mai et arrivions à Patamatenga le 14 juillet. Il est vrai que nous avions eu un arrêt de huit jours à Kané, d'où nous avons renvoyé quelques bagages. Sauf quelques légères indispositions parmi nos gens, nous avons joui et jouissons encore tous d'une excellente santé. Notre désir est de nous établir provisoirement à Leshoma, à cause de la proximité de la rivière et des vivres. De là M. Coillard et moi, nous pensons faire visite à Lobossi [2] et espérons obtenir de passer tous la

[1] Les Pères nous font part de leurs expériences, le *Maboula* est le plus facile à travailler, il ressemble beaucoup au chêne.

[2] M. Arnot écrit Robosi. Nos lecteurs verront qu'au moment où M. Jeanmairet nous écrivait il ignorait les événements qui se passaient au-delà du Zambèze: départ de M. Arnot et mort de Robosi (p. 286).

rivière cette année. Nous n'avons pas appris de nouvelles récentes des Ba-Rotsé, sinon qu'ils sont en expédition guerrière contre les Ma-Chikolombos. M. Westbeach dit que tous les chefs lui ont parlé favorablement de notre projet, et ne doute pas que nous n'ayons une franche réception. Aujourd'hui il a envoyé un messager à Lobossi avec une lettre de M. Coillard, et sa recommandation a beaucoup de poids.

Patamatenga est situé à l'extrémité d'une forêt de mopané, et à la lisière d'une plaine marécageuse arrosée par une petite rivière qui donne son nom à l'endroit. L'emplacement est peu joli, si l'on en enlève la vue de constructions à l'européenne, et celle de beaux champs de blé européen qui croît à merveille ainsi que les laitues, les salades et maints autres produits. L'établissement de M. Westbeach est sur une éminence et les missionnaires romains ont bâti tout auprès de lui plusieurs maisonnettes et une petite chapelle; quelque huttes indigènes complètent le tableau. Les quelques natifs sont je crois, pour la plupart, de bons chrétiens et envoient leurs enfants à l'école des Pères. Quant à leur projet d'aller chez les Ba-Rotsé, de l'avis de M. Westbeach, il a peu de chance de succès, et l'on pense même que dans un court délai ils devront quitter cette place. Les gens ne sont pas des Ba-Rotsé, mais des Ba-Tokas, chasseurs au service de M. Westbeach. M. Coillard et moi nous avons fait une visite aux Pères; leur supérieur, M. Kroot, nous a reçus avec la plus grande courtoisie et nous a entretenus assez longtemps en bon anglais avec beaucoup d'humour; il est d'origine hollandaise.

Nous étions à court de vivres pour nos gens, et M. Westbeach ne pouvant nous en fournir à cause de son prochain départ pour Natal, force a été à M. Coillard de s'adresser au Père Kroot, qui a aimablement mis deux sacs de blé à notre disposition. Le second des Pères était en course aux chutes Victoria ou plutôt au *Mousioatunya*, le vrai nom indigène, vu que nous ne sommes pas en pays conquis. Trois frères laïques complètent leur personnel; l'un d'eux est mort noyé au Vaal, un second a eu le même sort au Zambèze et un troisième est mort ici de consomption. Nous tenons ces renseignements du Père Kroot. D'ici à la côte Est, ils ont perdu dix hommes ces dernières années. Outre les trois mentionnés ci-dessus, deux autres sont morts de faim dans le pays d'Umzila, et un troisième s'est cassé la nuque dans une chute de cheval à Tati.

La part laissée à la fièvre est bien restreinte. Un fait utile à constater, c'est qu'aucun des Jésuites se rattachant à la mission du Zambèze n'est mort de la fièvre. En réalité la tsétsé est devant nous et nous entoure, mais elle n'est pas dans le vallon d'où nous venons.

P. S. Arrivés tous en bonne santé à Leshoma, à trois lieues du Zambèze, le 25 juillet. Nous n'avons pas rencontré la tsétsé, et M. Westbeach envoie souvent son bétail à Leshoma, tout près du Zambèze.

JEANMAIRET.

A cette lettre nous joignons quelques extraits d'une correspondance postérieure que nous apporte le *Bulletin de la Société neuchâteloise des missions :*

Leshoma, à 3 lieues au sud du Zambèze, 27 juillet 1884.

Nous sommes au cœur de l'hiver; mais qui le croirait, en me voyant à l'ombre de mon wagon, vêtu d'un habit léger? Je suis assis sur un petit tabouret d'artiste que m'a donné M. Christol; je vous écris sur mes genoux, et mon encrier est posé sur mon tonnelet à eau, l'ami du désert. Peut-on rêver quelque chose de plus champêtre?

L'emplacement où nous sommes est joli; il est situé sur l'un des coteaux de la vallée de Leshoma, au milieu de la forêt. Devant nous s'étend la plaine, puis une longue colline boisée, et, dans le lointain bleuâtre, d'autres collines, d'autres forêts, où nous croyons voir déjà couler le Zambèze. Ici demeure un blanc, employé de M. Westbeach, M. Blokley, depuis douze ans dans le pays. Son établissement est des plus rustiques : quelques huttes et quelques enclos, rien de plus. Notre installation est bien préférable à celle de la première expédition; nous avons visité cet endroit la tristesse au cœur; il ne restait plus qu'un bout de planche carbonisé et la tombe de Khosana, pour rappeler un drame de plus de quatre mois. C'est là que les Coillard ont été attaqués à plusieurs reprises dans leur camp par des lions. Aujourd'hui, les choses ont bien changé : plus de lions, plus de tsétsé dans cette partie du pays; les léopards et les hyènes restent seuls et nous troublent peu. Nous sommes à trois quarts d'heure plus près du fleuve que M. Coillard ne l'était en 1878. L'eau est abondante, mais il faut la chercher un peu loin; c'est le seul inconvénient que nous ayons ici. Quant à la tsétsé, elle n'existe plus de Schoshong jusqu'ici, mais on la trouve encore devant nous et de chaque côté de la route parcourue. Notre bétail ne peut paître que dans la vallée, où il est en toute sûreté, vu que la mouche est localisée d'une manière étrange. Pour vous en donner un exemple, elle existe, dit-on, sur l'une des rives du Chobé, et pas du tout sur l'autre. Cependant, pour plus de sûreté, nous renverrons notre bétail en arrière, du côté de Patamatenga.

Mais revenons au désert dont je vous ferai la description d'un trait de plume, vu que vous la trouverez plus complète dans l'*Afrique explorée et civilisée*.

Ce qui a rendu notre voyage si long, c'est la grande charge de nos wagons et la fatigue de nos bœufs, car cette partie n'a pas été plus difficile que les autres; nous n'avons pas eu de wagon à décharger et nous avons joui d'un temps splendide. Ce qui l'a rendu difficile a été le manque de vivres; pendant plus de quinze jours il a fallu mettre notre monde à la ration, non jusqu'à sentir la faim, mais assez pour mettre nos gens de fort mauvaise humeur. Je vous assure que j'admire beaucoup moins les chrétiens indigènes qu'on ne le fait en Europe. Ce sont des rachetés, et nous en bénissons Dieu; mais ils ont encore de bien grandes misères; il leur manque toute l'influence de la civilisation, des bonnes habitudes et de ce que nous pourrions appeler l'honneur à cœur. Aussi, il est fort mal aisé de les plier aux exigences d'un voyage difficile, où à chaque instant il faut faire appel à l'énergie et au renoncement en vue du but à atteindre. En Europe, on se figure aisément que les néophytes sortis du paganisme mènent une vie exemplaire, et surpassent de tous points les chrétiens d'Europe; c'est faux, c'est une légende;

mais, ce qui est vrai, c'est qu'on rencontre parfois chez eux de beaux traits de foi, tout comme il peut arriver à des enfants de surpasser quelquefois la piété de leurs parents; mais n'allons pas croire que l'exception fasse la règle. J'insiste sur ce point parce que l'œuvre missionnaire gagnerait à être vue sous ce jour-là par les gens de bons sens, qui peut-être sont tentés de lui rester étrangers, parce que les belles histoires qu'on leur fait leur paraissent suspectes. C'est déjà beaucoup de transformer des païens en croyants, sans en faire du même coup des saints auxquels il n'y ait rien à reprocher, et certes les résultats obtenus ont déjà une assez grande valeur sans qu'on y ajoute des exagérations. De combien nos ouvriers blancs surpassent nos indigènes dans leur dévouement! Il est vrai de dire que ce sont des hommes qui font honneur aux chrétiens d'Europe. Nos deux évangélistes noirs sont aussi tout ce que nous pouvions espérer d'eux, et bien au-dessus de leurs compatriotes.

Notre premier projet avait été d'établir notre camp à Patamatenga, mais nous n'avons pu nous procurer des vivres auprès de M. Westbeach, à cause de son prochain départ pour Natal. Du reste, Patamatenga est bien moins joli que Leshoma, et aussi fort éloigné de la rivière. L'établissement de M. Westbeach et celui des Pères sont sur une même éminence, à l'extrémité d'une forêt déjà bien déboisée, et à la lisière d'une plaine marécageuse, traversée par la rivière Patamatenga. Le vent y souffle avec violence, et rien ne nous fait regretter la non-exécution de notre désir. Quelques huttes de natifs forment un petit hameau avec les constructions européennes.

Nous avons fait deux visites aux Pères; leur supérieur, le Père Kroot, nous a reçus avec la plus grande cordialité et nous a rendu nos visites. Sa conversation est enjouée; il est jeune encore, d'origine hollandaise, de petite taille, et il a le type juif; ses manières n'ont rien de clérical, pas plus que sa tenue. Le second des Pères était absent avec un frère laïque. Deux autres frères, dont l'un est cuisinier et l'autre jardinier, complètent leur personnel. Ils ont deux maisons rustiques à l'européenne, une petite chapelle assez jolie à l'intérieur, et plusieurs huttes pour leurs dépendances. Leur œuvre est très rudimentaire; ils ne savent que quelques mots de la langue du pays, et ils n'ont d'autres ouailles que leurs domestiques et les familles des chasseurs employés par M. Westbeach. Ce dernier nous dit que leur projet d'aller chez les Ba-Rotsé a complètement échoué; mais qu'en revanche, tous les chefs lui ont manifesté le désir de nous voir arriver. Ce n'est pas que les Ba-Rotsé désirent l'Évangile; s'ils paraissent nous donner la préférence, c'est pour des motifs tout intéressés. Dans ces dernières années, les Pères ont perdu dix personnes. Ils ont trois stations dans cette région : l'une chez les Matébélés, une seconde à Tati et la troisième à Patamatenga. Nous tenons tous ces détails du Père Kroot lui-même; ce qu'on dit de plus est donc de la fable.

J'ai oublié, en vous parlant de Patamatenga, de vous signaler un fait qui nous a beaucoup réjouis : la vue de magnifiques champs de blé européen qui prospèrent parfaitement. Le jardinier des Pères dit que 40 livres de semence en ont produit

1400. Nous avons aussi vu des jardins où les choux, les laitues, les salades, les citrouilles prospèrent; cela nous fait espérer que, plus tard, nous pourrons avoir une nourriture européenne et variée. Jusqu'à cette époque, nous ne sommes pas à plaindre : hier, les gens de la rivière nous ont apporté des haricots indigènes excellents; le miel est abondant, et j'espère que nous pourrons aussi nous procurer du lait auprès d'eux. Quant à moi, la farine indigène me convient; alternant avec le maïs du pays, ce sera là le fond de notre alimentation.

Depuis Patamatenga, M. Westbeach a envoyé une lettre de M. Coillard et sa recommandation au roi des Ba-Rotsé. Nous savons aujourd'hui qu'elle est arrivée jusqu'à Séchéké, mais que là on n'a pas voulu l'envoyer plus loin, parce qu'elle n'était pas accompagnée de présents. Le plus simple est que nous nous mettions en route le plus tôt possible; par nous, j'entends M. Coillard et moi, un évangéliste, un autre Mo-Souto et l'envoyé de Khama. Ce sera, je l'espère, la semaine prochaine, et le voyage avec le retour nous prendra sans doute trois mois; puis, s'il plaît à Dieu, nous passerons encore tous le fleuve cette année. Pendant notre absence, nos ouvriers construiront ici, à Leshoma, une petite maisonnette qui sera notre entrepôt, et, comme nous disons en riant, notre maison de campagne. Nous désirons aussi, dès l'abord, commencer un petit jardin, car nul ne sait combien de temps nous passerons ici.

D. Jeanmairet.

BIBLIOGRAPHIE [1]

Karte West-Aequatorial-Afrika's zur Veranschaulichung des Deutschen Colonialbesitzes, von L. Friederichsen. Hambourg (Institut géographique et nautique de L. Friederichsen et C°), 1884, 1 fr. 50. — Il appartenait à M. Friederichsen, secrétaire-général de la Société de géographie de Hambourg, de dresser la carte de cette région qu'il désigne, depuis de longues années, de concert avec le Dr Hübbe-Schleiden, comme l'une des contrées les plus propices pour l'établissement de colonies allemandes. Cette carte autographiée, et cependant très claire, dans laquelle les montagnes sont marquées en noir, représente la côte occidentale de l'Afrique, du 5° lat. N. jusqu'à l'équateur. Dire qu'elle a été construite à l'échelle de $^1/_{780000}$, c'est indiquer qu'elle est de grande dimension, et renferme une foule de détails glanés de tous côtés. La nouvelle possession allemande commence à l'est de Victoria, sous le 4° lat. N. et se termine au 2° 56′ lat. N., à l'endroit où se jette, en faisant une chute, un cours d'eau qui vient de la montagne de l'Éléphant. Entre ce point, dans le voisinage duquel se trouve une factorerie anglaise, et la possession espagnole de Corisco, s'étend une longue

[1] On peut se procurer à la librairie H. Georg, à Genève et à Bâle, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée.*